

# Ramage

## À l'écoute de Jerry Goldsmith

François Vallerand

Number 125, July 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50777ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallerand, F. (1986). Ramage : à l'écoute de Jerry Goldsmith. *Séquences*, (125), 44-45.

# RAMAGE

## À l'écoute de Jerry Goldsmith

On reconnaît les grands artistes à ce qu'ils réussissent régulièrement à étonner leur public en publiant une oeuvre qui à la fois marque le pas dans leur carrière, dresse le bilan de leur évolution, et transcende vers de nouvelles régions tout ce qu'ils ont accompli jusqu'alors: Jerry Goldsmith est l'un de ces artistes. À maintes reprises, au long d'une carrière, qui s'étend maintenant sur plus d'un quart de siècle, consacrée à la musique de film, le grand compositeur a livré des partitions qui, en plus d'être autant de jalons de son immense créativité, ont donné au cinéma quelques-uns de ses meilleurs moments musicaux. Les musiques de *Freud* de John Huston en 1962, *The Blue Max* de John Guillermin en 1966, *Planet of the Apes* et *Papillon* (Franklin J. Schaffner, 1968 et 1973), *The Wind and the Lion* (John Millius, 1975), *The Omen* et *Islands in the Stream* (Richard Donner et Schaffner, 1971), *Alien* (Ridley Scott, 1979), *The Secret of NIMH* (Don Bluth, 1982), *Under Fire* (Roger Spottiswoode, 1983) en sont des preuves manifestes. Et maintenant, la partition musicale de *Legend* de Ridley Scott, le visionnaire réalisateur britannique, vient s'ajouter à cet impressionnant palmarès.

Jerry Goldsmith n'a pas eu beaucoup de chance avec les films de Scott: déjà, pour *Alien*, le musicien avait vu sa musique pour le finale du film remplacée par un large extrait du premier mouvement de la 2e Symphonie « Romantique » de Howard Hanson; on a conservé tout de même les pages de Goldsmith sur le disque maintenant épuisé de la bande originale. Le cas de *Legend* quant à lui viendra s'ajouter aux autres, innombrables, dans les annales déjà fort chargées, hélas! des manquements à l'éthique professionnelle auxquels les compositeurs de musique de film doivent tôt ou tard être confrontés. Après la sortie du film en Grande-Bretagne, il y a bientôt un an, les producteurs s'interrogèrent sur les chances de succès commercial que celui-ci aurait aux États-Unis avec une partition signée Jerry Goldsmith. Dans leur grande

sagesse, ils décidèrent de remplacer la partition existante par un nouvelle commande que l'on confia au groupe allemand de musique électronique Tangerine Dream, à laquelle on adjoignit deux chansons, respectivement de Brian Ferry et de Jon Anderson. Les étranges méandres de la distribution internationale voulurent que les deux versions, originale anglaise et française, soient présentées au Québec avec la musique de Goldsmith! Aux États-Unis, par contre, c'est Tangerine Dream qui accompagne les galopades des licornes... La sortie ici de la musique de Tangerine Dream sur disque (MCA-6165) a donc un côté quelque peu ironique qui n'échappera pas aux mélomanes admirateurs de Goldsmith. Quels que soient les mérites de la partition des Allemands, et ils sont réels, force nous est donné de conclure qu'ils ne font pas le poids devant la création du génial compositeur américain. On aurait pu craindre que cette partition disparaisse à tout jamais dans quelque obscure voûte de studio. Heureusement, ses admirateurs pourront se réjouir de la sortie, en Grande-Bretagne, du superbe enregistrement de cette oeuvre magistrale sur disque Filmtrax (Moment 100), peut-être difficile, mais pas impossible, à obtenir.

Chronologiquement, *Legend* s'inscrit entre *Rambo et King Solomon's Mines*, dont je parlerai un peu plus loin. Seul un musicien aussi complet que Jerry Goldsmith pouvait passer de l'une à l'autre de ces commandes et livrer un matériau musical aussi différent et inédit, mais surtout, dans un registre aussi juste pour chacun des films qu'il illustrait. Si *Rambo* fut une colossale démonstration de puissance motrice, *Legend* dégage une délicatesse à laquelle son auteur ne semblait plus devoir jamais revenir. Ici, pour accompagner les délirantes images lumineuses et touffues de Scott de ce monde féérique, Goldsmith propose des pages emplies d'une subtile spiritualité, dont l'atmosphère magique, à la fois pastorale et profane, rend compte d'une douceur de vivre irréelle. À ce titre, l'utilisation d'une mélodie simple, mais belle à pleurer, presque mozartienne dans sa facture, à la base d'une chanson (*My True Love's Eyes*), n'est qu'une des multiples splendeurs de cette oeuvre dense, riche et complexe. Ainsi, l'utilisation ravelienne d'un chœur de voix mixtes apporte un éclairage éthéré à cette partition parfois mélancolique ou élégiaque où le grotesque, décrivant les forces maléfiques et plus menaçant que méchant, n'est pas exclu. La partition, sur le plan technique, est une merveille d'orchestration, laissant une place prépondérante à la section des vents, et elle abonde en changements rythmiques nombreux et modulations surprenantes

reposant sur un chromatisme omniprésent. À n'en pas douter, Jerry Goldsmith a écrit avec *Legend* l'une des oeuvres les plus achevées, mais aussi les plus touchantes de sa carrière cinématographique. Le sourd mépris dont elle fut l'objet n'en est que plus bêtement cruel.

Très honnêtement, la partition du remake de *King Solomon's Mines* de J. Lee Thompson fait bien piètre figure à côté de celle de *Legend*. Après avoir vu ce film, on comprend mieux pourquoi Goldsmith ne pouvait pas être profondément inspiré lors de la composition. Ceci dit, cette musique n'est pas dénuée de qualités, il s'en faut de beaucoup; elle demeure extrêmement professionnelle et efficace et elle sait se réserver quelques passages éblouissants. Mais elle fut de toute évidence écrite à toute vitesse, car ce n'est pas la subtilité qui en est la marque première. J'en tiens pour preuve cette banale utilisation de la Chevauchée des Walkyries de Wagner comme thème pour l'officier allemand interprété par Herbert Lom... Malgré cela, *King Solomon's Mines*, en regard de ce qui se fait ailleurs, demeure une bonne et solide musique, parfois amusante, mais qui révèle un singulier manque d'implication de la part de son auteur envers un film pour lequel il ne pouvait vraiment rien faire. Les disques Milan ont édité cette partition finalement sans conséquence (A 259).

De toutes les partitions de films de Jerry Goldsmith, il était universellement regretté que n'ait jamais été enregistré la musique de *The Final Conflict* (1981), le troisième et dernier volet de la trilogie consacré à l'Antéchrist Damien Thorn. *The Omen* (1976) et *Damien - Omen II* (1978) constituaient les deux premières parties racontant l'histoire de ce vrai petit diable de Damien, dont Goldsmith avait si efficacement traduit la maléfique puissance par son envoûtante et lancinante musique. *The Omen* lui a d'ailleurs valu son unique Oscar. Donc, voilà enfin qui est chose faite avec la publication toute récente chez Varèse Sarabande de l'enregistrement original de la bande sonore dans lequel Lionel Newman dirige le National Philharmonic Orchestra (STV 81272). Évitant la voie facile de la reprise systématique du matériau thématique déjà utilisé dans les deux premiers films. Goldsmith se mit en peine de concevoir une approche musicale originale qui transcenda de loin la piètre qualité du film. Certes, si Carl Orff et Stravinsky furent les sources d'inspiration musicale dans les deux premiers films, la thématique et l'atmosphère du dernier s'inspirent et rappellent celles des oeuvres de Prokofiev et de Moussorgski. Ainsi, le thème associé à Damien Thorn est

pratiquement identique à une phrase de celui des Chevaliers teutoniques dans *Alexandre Nevsky* de Prokofiev (1938). On pourrait expliquer cet emprunt en sachant que, dans l'esprit d'Eisenstein, son film visait d'autres hordes germaniques, nazies celle-là, qui allaient fondre sous peu sur la Russie sur l'ordre d'Adolf Hitler. Celui-ci ne fut-il pas en son temps vu lui-même comme l'Antéchrist? L'explication pourra peut-être paraître recherchée, mais je crois qu'elle peut se justifier par la volonté intime de Goldsmith de citer un maître et sa vision musicale du Mal incarné, et d'en faire le coeur de sa partition. Des trois oeuvres de la trilogie, *The Final Conflict* est de loin la plus structurée et la plus complexe sur le plan thématique et orchestral: les chœurs deviennent ici très imposants dans des chorals puissants, et l'ouverture finale vers une tonalité majeure lumineuse est une apothéose éblouissante. Critiques et collectionneurs avaient raison d'attendre ce disque capital d'une des oeuvres majeures du plus grand musicien de cinéma contemporain.

Comme si cela ne suffisait pas, Varèse Sarabande a aussi réédité sur disque compact la bande sonore originale du film *The Blue Max* (VCD 47238). Les premières éditions sur Mainstream et Citadel avaient été faites à partir de rubans de référence que possédait le compositeur. Cette nouvelle édition, par contre, fut assemblée à partir des copies maîtresses retrouvées presque par accident dans les voûtes de la 20th Century-Fox. La musique y est présentée dans l'ordre du film et se trouve augmentée de plus de onze minutes jusqu'ici inédites. Disons d'emblée que le son, même bonifié par le laser, trahit encore son âge; mais cette édition, qui ne sortira pas sur microsillon classique, dévoile enfin pour la première fois toute la grandeur de la partition et les subtilités des timbres de l'orchestre. Comme telle, *The Blue Max* doit beaucoup par endroits à Alfred Newman, grand patron du Service de la musique de la 20th qui parraina Goldsmith dans ses premières armes. Mais l'oeuvre est indéniablement du Goldsmith hautement inspiré où souffle un tragique vent épique et une tristesse personnelle et résignée devant les désastres de la guerre. J'ai personnellement revécu avec émotion les moments où j'entendis pour la première fois, il y a vingt ans, cette musique, et surtout la prenante Passacaille et Fugue sur le motif du Dies Irae qui illustrait la retraite de l'armée allemande en 1918: une page parmi d'autres qui me confirma alors la taille colossale du géant musical qu'est Jerry Goldsmith.

François Vallerand